

que ce mouvement sera contraire à l'autre, il faudrait conclure tout le contraire.

Se persuaderait-on, par hasard, que tout le mal de la santé est au-dessus de la tête? et que la monarchie, renversée par des monstres, doit être rétablie par leurs semblables? Ah! que ceux qui emploient ce sophisme lui rendent bien justice dans le fond de leur cœur. Ils savent assez que les amis de la religion et de la monarchie ne sont capables d'aucun des excès dont leurs ennemis se sont souillés; ils savent assez qu'en mettant tout au pis, et en tenant compte de toutes les faiblesses de l'humanité, le parti opprimé renferme mille fois plus de vertus que celui des oppresseurs! Ils savent assez que le premier ne saurait se défendre ni se venger: souvent même, ils se sont moqués de lui assez haut sur ce sujet.

Ailleurs, après avoir fait de son temps un tableau, qui ressemble par plus d'un point à la situation présente, après avoir montré les lois sans vigueur, le gouvernement impuissant pour les faire exécuter, les crimes les plus infâmes se multipliant de toutes parts, le démon révolutionnaire relevant la tête, le peuple se démoralisant d'une façon effroyable, toutes choses fort vraies aujourd'hui encore, M. de Maistre s'écrie:

« L'homme optimiste! voilà donc l'ordre de choses que vous craignez de voir changer! sortez, sortez, de votre malheureuse léthargie! au lieu de montrer au peuple les maux imaginaires qui doivent résulter d'un changement, employez vos talents à lui faire désirer la commotion douce, rassaisante, qui ramènera l'ordre dans la France.

Montrez-nous, hommes trop préoccupés, montrez-nous ces maux terribles, dont on vous menace pour vous dégouter de la monarchie, ne voyez-vous pas que vos institutions républicaines n'ont point de racines, et qu'elles ne sont que posées sur votre sol au lieu que les précédentes y étaient plantées? Il a fallu la hache pour renverser celles-ci; les autres céderont à un souffle et ne laisseront point de traces.

Tout le chapitre serait à citer, mais il nous faut nous borner. On voit que le grand philosophe n'admettait pas la possibilité d'une république catholique; nous ne l'admettons pas plus que lui.

Nous comprenons, sans la partager, l'illusion de l'essai loyal; mais cet essai doit-il se faire avec le parti gambettiste?

Cette question, qui est véritablement celle que pose l'élection du 9 juin, tout véritable ami de la France, tout homme d'ordre et de religion, et nous ajouterons tout républicain honnête, répondra catégoriquement: Non!

Si, ce que nous ne croyons pas et ce que nous considérons comme une utopie, la République peut s'implanter dans les mœurs françaises, ce ne sera qu'avec le concours de cette classe d'hommes modérés, désintéressés, qui forment la majorité de l'Assemblée, qui ont entrepris de sauver la France, et qui y réussiront si les classes éclairées de la nation leur continuent le concours qu'elles leur ont donné jusqu'ici.

Il ne faut donc point de division dans le parti conservateur; il doit s'unir plus que jamais, s'il veut que la victoire lui reste.

Quant aux hommes rêveurs et timorés, à qui nous avons fait allusion, qu'ils viennent avec leurs idées tronquées on les accueille dans le camp radical, on les encourage, on les appelle des esprits supérieurs, on essaie de leur persuader qu'ils ne sont point des manéges, et afin de mettre leur conscience plus à l'aise, on leur démontre qu'étant « conservateurs », ils doivent logiquement « conserver » la République; malgré ce jeu d'esprit, on ne peut cependant s'empêcher de les qualifier de « rats prudents qui quillent le bâtiment vermoulu. »

Et ce « bâtiment vermoulu », messieurs, ce sont vos croyances, ce sont les doctrines religieuses et politiques que vous avez professées, durant toute votre carrière, si honorable jusqu'ici; ce sont les principes que vous avez toujours défendus avec tant de ferveur.

Considérez l'attitude de vos adversaires d'hier, et jugez-vous!

Voyez, si, par peur de la révolution, vous devez mettre votre main dans la main des révolutionnaires, et si vos bulletins, à vous, amis de l'ordre, doivent porter le même nom que les bulletins de tous les communistes, de tous les socialistes du département.

Voyez, enfin, si votre conscience vous permet de sacrifier votre devoir à un paradoxe.

ALFRED REBOUX.

### RÉUNION ÉLECTORALE A DOUAI

#### Déclarations de M. Bergerot

Mardi, vers trois heures de l'après-midi, a eu lieu dans un local dépendant de la maison de M. le baron Alexis de la Grange, une réunion électorale provoquée par le Comité conservateur de l'arrondissement de Douai et présidée par l'honorable M. Danel.

M. le président a ouvert la séance par une courte allocution.

Après avoir fait ressortir les difficultés de notre situation politique, les réformes à introduire, les efforts à réaliser pour parvenir à la libération du territoire, il s'est attaché à montrer que dans les élections qui doivent avoir lieu le dimanche 9 juin prochain, il n'y a réellement que deux partis en présence, celui de l'ordre et celui du désordre. Celui de l'ordre aurait le succès assuré, si un grand nombre d'électeurs ne s'abstenaient dans une fausse sécurité et ne s'abstenaient de prendre part à la lutte.

Combattre l'abstention, exciter les électeurs à se rendre au scrutin, tel est le devoir de tout homme ami de son pays.

Pour qui faut-il voter?

Deux candidats sont en présence. L'un, M. Deregnacourt, est le représentant du radicalisme, et c'est à cause de cela qu'il faut le combattre. Il est le candidat du Progrès du Nord, qui est dans nos contrées l'organe notoire du parti le plus avancé. Il a siégé pendant six semaines à l'Assemblée, et ses votes ont été ceux de l'extrême gauche, des amis de M. Gambetta.

Quant à M. Bergerot, il est avant tout le représentant du grand parti conservateur dont nous sommes. Avant d'être notre candidat, il a donné des preuves de son savoir et de son amour du travail: au conseil d'arrondissement de Dunkerque, dont il a été plusieurs années secrétaire, au conseil général du Nord, où il a fait des rapports qui ont été remarqués. On lui reproche d'être cléricale; il faut s'entendre; au temps de sa jeunesse, un grand poète populaire

disait: « Je veux être libre d'aller même à la messe. »

« Est-ce là ce que l'on reproche, d'aller à la messe? En ce cas, je le crois cléricale, mais à ce compte beaucoup d'autres le sont avec lui, et pour ma part je n'y vois aucun mal. Mais veut-on dire par là que M. Bergerot, animé d'un zèle excessif et intempestif, serait d'avis que la France se livre à la guerre à l'instar de ce que c'est une catomnie et que notre candidat a trop de bons sens et de patriotisme pour vouloir jeter notre pays dans de pareilles aventures.

« On reproche encore à M. Bergerot de vouloir restaurer les privilèges de l'ancienne noblesse, c'est insensé, et ceux qui le disent n'en croient rien. Ces privilèges sont morts depuis 80 ans, et la Restauration elle-même n'a pas tenté de leur rendre la vie.

« Voilà pourquoi mon opinion est qu'il faut voter pour M. Bergerot, qu'il obtienne aux dernières élections plus de 80,000 suffrages, qui n'a pas recherché le mandat de député, qui tout récemment encore a offert de se retirer, de céder la place à un autre, et qui n'est resté notre candidat que d'avrès les instances qui lui ont été faites de tous côtés par un grand nombre d'électeurs. »

Ces paroles, dites avec beaucoup de sincérité et de conviction, ont produit une profonde impression et ont été couvertes d'unanimes applaudissements.

M. Bergerot a pris ensuite la parole, et dans un langage simple et en même temps fort énergique, il a affirmé ses principes conservateurs: « Je ne suis, a-t-il dit, l'homme d'aucun parti, ou plutôt mon parti c'est l'ordre, c'est la France relevée de ses désastres, reprenant son rang dans le monde. Je combattrai les radicaux, ceux qui soutiennent M. Gambetta ou qui votent avec lui, parce que je hais la dictature, et parce que je sais bien qu'une pareille dictature serait le fléau et la ruine de la France. Elle mettrait en défiance contre nous les Prussiens qui sont encore chez nous et aussi toute l'Europe. Ce serait une nouvelle guerre que nous ne pouvons pas aujourd'hui entreprendre. Ce serait l'écrasement de la patrie. Non, jamais je ne serai avec eux, et voilà pourquoi je ne propose comme adversaire de M. Deregnacourt, qui est soutenu par eux, qui vote avec eux, qui leur appartient.

« On me fait un grief de posséder un château. Est-ce par hasard que les rouges qui possèdent des châteaux les brûlent? Ils font comme moi, ils les gardent et font bien. Veut-on insinuer que je suis un grand seigneur ampureux des anciens privilèges? On se trompe, je suis un roturier et j'ai passé ma jeunesse à travailler. J'ai travaillé dans l'administration des finances en France, et puis en Algérie, où m'a appelé la bienveillance d'un directeur des affaires civiles de notre colonie.

« Comme vous l'a dit M. Danel, j'ai offert de me retirer, j'ai insisté pour qu'on proposât un homme ayant plus de notoriété que moi, et un illustration qui me manque. On m'a répondu que 80,000 électeurs m'avaient donné leurs suffrages aux dernières élections, que c'était un devoir pour moi de ne pas désertir la lutte, et qu'agissant autrement je failirais à mon devoir.

« C'est à cause de cela que je suis resté candidat et aujourd'hui je suis au milieu de vous, non pas pour solliciter vos suffrages, mais pour dire qui je suis, et pour,

vous mettre en garde contre de misérables calomnies auxquelles nos adversaires ont recours comme à des armes défectives. Qu'il y vienne et qu'il se batte le jour de l'élection, moi je n'en ai rien à dire. Toujours fier et vaillant, je ne puis que me féliciter de voir au milieu de vous le drapeau des honnêtes gens.

Ces déclarations ont vivement applaudies, et tous ceux qui ont assisté à la réunion promettent d'apporter tout leur concours au succès de la candidature de M. Bergerot. (Journal du Nord)

#### Il ne l'a pas fait exprès!

Le pauvre M. Deregnacourt est le jouet d'un mauvais destin, s'il faut en croire ses amis.

L'un d'eux, et des plus chauds sans doute, bien qu'il ne fasse pas connaître son nom, nous assurait dans le dernier numéro du Libéral (de Cambrai) que M. Deregnacourt n'est pas rouge du tout, et que, si nous l'avons vu siéger tout en haut, tout en haut de la montagne, c'est par l'effet d'un hasard qu'il regrette.

Voyez-vous cela! Il y a vraiment des gens qui n'ont pas de chance!

Ce bon M. Deregnacourt, qui a bien voulu siéger ailleurs, voyez-vous: il a en horreur les députés radicaux; ses sentiments, ses préférences le poussent vers les hommes modérés et conservateurs. Aussi, jugez de son trouble, de sa confusion, quand, en arrivant à la Chambre, il a reconnu qu'il n'y avait plus qu'une seule place, une seule, entendez le bien, et qu'elle le rivaît côté à côté avec les radicaux qu'il déteste!

Pauvre M. Deregnacourt, il faut lui pardonner; car, vraiment, c'est le Libéral qui l'affirme, « il ne l'a pas fait exprès. »

Peut-être, si l'émotion ne lui avait pas troublé la vue, ce bon M. Deregnacourt qui n'est pas rouge, aurait aperçu quelques vides dans d'autres parties de la salle, nous en avons compté vingt-quatre pour notre part, il est vrai que nous nous faisons difficilement une idée de la limpidité de cet excellent M. Deregnacourt lors de son entrée à la Chambre.

A peine remis de son émotion, le malheureux a reconnu son erreur, et, faisant un acte sincère d'humilité, il s'est trouvé déplacé au milieu de tout ce monde-là.

Nous sommes bien de son avis, et, comme il n'y a pas plus de place aujourd'hui qu'en janvier, nous engageons M. Deregnacourt à ne plus s'exposer à de pareils ennuis.

C'est un conseil d'ami que nous lui donnons.

D'ailleurs, comment lui garder rancune, il est si sincère, et sa bonne foi est si grande quand il nous dit bien franchement qu'il ne l'a pas fait exprès.

Non, non, il ne l'a pas fait exprès, pas plus qu'il n'a fait exprès, le digne homme, de voter contre M. Thiers et le gouvernement actuel dans la question importante des Conseils généraux. Pourquoi l'a-t-il fait? Oh! mon Dieu, c'est bien simple, c'est parce qu'il a vu tout le monde voter ainsi autour de lui.

S'il avait eu le bonheur de trouver une place ailleurs, il aurait voté autrement. Fatalité! fatalité!

Il dit qu'il y a des gens assez durs pour faire de cela un grief à M. Deregnacourt! C'est vraiment bien mal! Le cher homme n'en est sûrement pas responsable, il ne l'a pas fait exprès.

C'est comme dans la question d'indemnité à payer aux cultivateurs pour les bestiaux atteints par le typhus.

Il est bien certain que M. Deregnacourt qui n'est pas rouge, a cru rendre

service à l'agriculture en agissant comme il l'a fait. Ce n'est pas sa faute, à lui, s'il ne connaît pas le premier mot des intérêts agricoles, et si ses bonnes intentions sont si pernicieuses et si préjudiciables aux campagnes.

Nous sommes parfaitement convaincus qu'en proposant de faire supporter par les cultivateurs seuls le préjudice qui leur a été causé par le typhus, il voulait leur plus grand bien.

Si sa proposition devait leur faire éprouver une perte si énorme, si elle était injuste, si elle ruinait certaines communes rurales, cela tient à ce qu'il n'en avait pas compris lui-même la portée; si, en agissant ainsi, il s'est montré le plus grand ennemi des campagnes, il ne faut pas lui en vouloir, il ne l'a pas fait exprès.

M. Deregnacourt n'est pas rouge, et pourtant c'est le Progrès du Nord qui est son principal champion. M. Deregnacourt n'est pas rouge, et pourtant ses zélés défenseurs sont les radicaux du crématorium.

Les républicains honnêtes modérés, auraient-ils mêmes porté leurs voix sur un autre candidat? Ils auraient pu s'entendre sur le choix à faire; mais, en vérité, M. Deregnacourt ne peut être responsable de la violence de ses partisans.

Il ne les a pas choisis, il en aurait bien voulu d'autres, et il nous a été obligé en héros du radicalisme, si les communistes sont ses plus fermes soutiens, cela tient seulement à ce fâcheux hasard qui semble le poursuivre en tout. Quant à lui, il ne l'a pas fait exprès.

Peut-être les électeurs ne seraient-ils pas fâchés d'avoir un député un peu plus responsable de ses actes, et faisant exprès de faire ce qu'il fait.

Nous n'en serions pas surpris. Dans ce cas, le pauvre et modeste M. Deregnacourt serait encore le jouet du sort qui l'accable.

Dans tous les cas, s'il échoue après avoir commis tant de fautes impolies, après avoir donné malgré tout des raisons de croire qu'il est rouge quand il ne l'est pas, nous pensons bien, que cette fois, il l'aura fait exprès. (Emancipateur.)

#### Lettre de Paris

(Correspondance particulière du Journal de Douai.)

Paris, 22 mai 1872.

Les amis de M. le duc d'Aumale avaient pris soin de nous annoncer d'avance qu'il devait prononcer un discours sur le projet de loi d'organisation militaire; nous avons eu, hier, ce discours, qui n'aurait guère mérité d'être l'attention, sans la déclaration que le prince orateur a cru opportun de faire en faveur du drapeau tricolore.

Noté que les idées exposées par le duc d'Aumale sur notre organisation militaire n'ont par elles-mêmes, rien de bien profond et de bien neuf. Eloge éloquent de la loi de 1832, mais avec que cette magnifique loi, dont la commission ne laisse à peu près rien, avait besoin d'être modifiée dans ses dispositions essentielles. Apologie de l'institution du remplacement; mais avec de ses inconvénients et de sa déclaration que l'institution devait radicalement disparaître. Admiration, en un mot, pour notre vieux système militaire, mais sympathie non moins vive pour le nouveau que S. A. présente l'Assemblée de le substituer au plus vite à l'ancien. Il n'y a rien là, comme en le voit de bien audacieux, et à part quelques belles louanges honorifiques, données à tels ou tels régiments de préférence à tels autres; à tels ou tels corps défunts ou vivants, à l'exception de leurs rivaux; toutes choses dont on aimerait qu'un prince s'abstint, toute

comme s'il eût existé entre le rossignol et elle un lien d'affinité mystérieuse, pré-âge et pressentiment tout à la fois de ses destinées futures. — elle passait, dans une muette extase, des journées entières à l'entendre. A peine avait-elle cessé de chanter, qu'elle s'étudiait, dans une lutte souvent heureuse, à reproduire avec sa voix les cadences perlées; les chatoyantes mélodies et les ondoyantes variations de son chant.

Cette incessante communion avec la nature, les sens de Lucilla, aiguës par un exercice continu, avaient acquis cette acuité dont seuls sont doués les hôtes des montagnes, et son corps, libre de toute entrave, avait pris les plus riches développements. Sa taille était élancée, souple et droite, chacun de ses mouvements plein d'une grâce charmante et d'une dignité sauvage. Sa santé fleurissait sur son visage orangé par le soleil et le grand air, qu'éclairaient deux yeux brûlants et rêveurs. Ses cheveux qui eussent luté de vitesse avec le chamois.

Un événement survint qui changea toute la vie de Lucilla. Sa mère mourut. Alors il lui fallut dire adieu à ses montagnes et songer à travailler pour vivre. La pauvre jeune fille, hélas! ne savait que chanter.

lit que le pavé des villes ou l'herbe des champs, d'autres vêtements et d'autre pain que ceux de la charité publique.

Et combien elle souffrait de tendre chaque jour la main à la commisération des passants! quelles cruelles et profondes blessures faisait à la fierté native de son âme cette existence de Bohème à laquelle elle était abandonnée! Aussi se trouvait-elle bien heureuse, au milieu de son malheur, quant elle avait recueilli assez d'aumônes pour pouvoir, pendant une semaine, vivre seule, avec ses pensées. Alors elle allait, la pauvre enfant, se coucher dans la campagne, sous un arbre, et elle y demeurait des journées entières à pleurer et à se souvenir. Les joies perdues de sa vie passées, ses longues courses dans les montagnes, et les doux regards, et les caressants sourires, et les baisers de sa mère qui l'attendaient au retour, renaissaient comme par enchantement dans sa mémoire. Ce n'étaient qu'autant d'éclairs dont les lueurs, vite éteintes, rendaient plus sombres encore les jours sans soleil de sa vie présente, mais ils avaient brillé, et à leur éclat, s'élevait un moment dissipés les nuages de son front et les tristesses de son cœur.

Un soir, à Naples, Lucilla était par hasard restée à regarder la foule qui se pressait en habits de fête aux portes du théâtre Saint-Charles.

Quant tous ces brillants cavaliers et toutes ces femmes parées comme des madones furent entrés, elle alla, pour se

reposer un moment, s'asseoir sous le péristyle du théâtre. Bientôt une délicieuse musique, adoucie par l'éloignement, frappa ses oreilles.

Elle écouta. Plus accentuée, plus distincte, plus sonore, comme si l'orchestre invisible se fut rapproché d'elle, cette musique continua pendant quelques minutes, puis se tut tout à coup, après avoir, ainsi que le bouquet d'un feu d'artifice, éclaté un moment avec une intensité de sons plus vibrante encore.

C'était l'ouverture d'un opéra qui venait d'obtenir un immense succès: *la Folle par amour*, du maestro Carpi.

Elle se leva et se dirigea vers la porte du théâtre qui était demeurée ouverte. De là, son oreille et son regard essayèrent de pénétrer dans la salle. La musique recommença, mais si faible qu'elle ne parvenait plus jusqu'à elle que par des mélodies échappées. Soudain retentit en même temps quarante voix de femme et d'hommes dont les timbres divers se fondirent dans un harmonieux ensemble; et elle se colla contre la porte pour mieux entendre.

— Au large! cria un factionnaire qui la tira brutalement par le bras.

Toute triste, elle alla se rasseoir. Oh! que n'eût-elle point donné pour voir et pour entendre toutes les merveilles que lui cachaient ces murs jaloux, ces portes fermées dont il n'était pas même permis à sa misère de loucher, le seuil de quelle ivresse elle eût été saisi, quelle joie délirante eût inondé son

cœur, si devant elle se fussent abaissées ces barrières que sa pauvreté ne pouvait franchir; si elle avait pu pénétrer dans ce sanctuaire d'un Dieu qu'elle adorait à genoux sans le connaître, dans ce Paradis que son imagination exaltée peuplait d'ineffables et mystérieux enchantements!

Cependant le premier acte fini, trois ou quatre cents personnes sortirent du théâtre pour respirer un moment l'air sous les arbres.

Un jeune homme passa près d'elle, tenant dans sa main une contremarque; les yeux de Lucilla étincelèrent; elle se baissa, la lui arracha vivement, et disparut au milieu de la foule.

Quelques minutes plus tard, elle entra toute palpitante au théâtre, et monta le premier escalier qui s'offrait à elle. Arrivée dans un couloir, elle présenta son billet.

— Tout en haut, lui dit l'ouvreuse.

Deux bonds, et elle fut tout en haut. Elle se glissa vers la place la plus éloignée de la porte, la plus obscure.

Et devant la rayonnante splendeur de toutes ces peintures, de toutes ces dorures, de tous ces cristaux, de toutes ces lumières, de toutes ces toilettes elle eut comme un éblouissement.

Alors elle appuya ses deux coudes sur ses genoux, et posa ses deux petites mains sur son gracieux visage; son âme toute entière était passée dans ses oreilles et dans ses yeux.

Une femme entra en scène, jeune, belle,

parée de la pâleur de son front, du feu de son regard, du poétique désordre de ses vêtements et de ses longs cheveux dénoués sur ses épaules. Un tonnerre d'applaudissements ébranla la salle. Cette femme chanta, et les acclamations et les applaudissements se redoublèrent.

Quand le rideau eut été tiré sur son admiration pour ne plus se relever, et qu'elle se retrouva dans la rue, toujours poursuivie par les regards qui l'avaient enivrée, et par les transports enthousiastes que ces chants avaient excités, elle marcha longtemps, car autour de ses tempes frémissantes, elle sentait encore comme un cercle de flammes; car, serrée par tant d'émotions, sa poitrine avait besoin pour se dilater de l'air libre et frais de la nuit.

La suite au prochain numéro.

#### Spécialité de Dentiers en tous genres.

Traitements spéciaux pour le

#### REDRESSEMENT DES DENTS.

#### VERBRUGGHE

DENTISTE

ÉLEVÉ PAR S. M. LE ROI DES BELGES

RUE DE L'HOSPICE, 8, ROUBAIX